

Le Festin des morts

Fernand Ouellette

Volume 7, numéro 3 (39), mai-juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1965). Le Festin des morts. *Liberté*, 7(3), 312–314.

Le festin des morts

Le Festin des morts. . . Rarement j'ai si peu senti la présence de la mort dans un film où la mort devait tout pénétrer : je pense à cette immense silencieuse qui s'appesantit sur le vivant et s'en empare et l'anéantit; je pense à l'âme qui se perçoit en agonie, en désespérance et qui s'effondre, s'effrite d'instant en instant contre le mur infini de la nuit. . . ou de Dieu. Or je ne souffre pas avec le jeune Jésuite, je ne désespère pas en lui : je me recule muet et froid en fixant cette "robe noire" avec les yeux d'acier de l'Indien. Car il ne s'agit pas d'un homme qui nous parle. Son long monologue n'est que le soliloque interminable de quelqu'inconnu d'une autre époque et d'une autre civilisation. D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'il est d'une autre époque, que je le sens si distant. . . Spectateur du *Festin des morts*, je ne suis plus un Blanc, je ne suis plus un Chrétien : je deviens l'Indien. Or le grand personnage du film, qui m'a compris, moi, Indien, est Bréboeuf, le paisible, le frère, mais aussi le douloureux. Il palpète selon mon rythme. Il écoute. Il m'écoute. Il écoute mes arbres. Il s'est mis à mon école — et quel merveilleux disciple ! — c'est pourquoi il est un maître si extraordinaire, un rompu aux accouchements, aux naissances et aux morts.

Je veux bien d'un torturé, d'un angoissé, d'un mélancolique qui contraste avec la force calme de Bréboeuf. Je veux bien de cette incarnation du mur entre le Blanc et l'Indien, entre le Chrétien et le "Païen". Toutefois, je me rends bien compte que le jeune Père aurait su se taire, qu'il aurait dû se taire davantage, enfin, qu'il n'est pas un torrent de littérature ! Car il ne s'agissait pas d'opposer le tumulte d'une avalanche au silence du désert, mais bien l'angoisse et le doute à la sérénité et à la foi; le Blanc dualiste, janséniste du XVIIe

siècle à l'Amérindien. La dimension visuelle du film n'est-elle pas suffisamment baroque ? Alors pourquoi ce monologue, long de mots et quelquefois de lieux communs, m'empêche-t-il d'être attentif aux affres de son âme ? Pourquoi l'image ne me les suggère-t-elle pas ? Qu'avait-on besoin de vouloir m'instruire ? Qui n'a pas cru à son personnage ? Qui n'a pas cru au film qu'il faisait ? Qui n'a pas voulu se confronter avec la magie spirituelle de l'image ? Qui n'a pas su mieux voir la lumière, la nuit, le chant des oiseaux et surtout la profonde passion qui agitait l'âme du jeune Jésuite ? En fait, qui n'a pas cru au cinéma dans ce film ?

Partout, la plupart du temps, quel bavardage sonore ! quelle littérature musicale ! Même le mort, l'Indien, ne fut pas respecté dans son immobilité. Il y avait plus de sons sur son cadavre que de nuit pesante, que de tendre pitié. Je voudrais oublier la séquence des amours dans les ténèbres, l'orgie douce et lente qu'une voix de femme, qu'un "chant" venait grisailier de sa misère mélodique. Et notre sombre Jésuite qui descend dans l'abîme, non pas du néant, non pas de la mort de l'âme — qui peut vibrer à cette parodie, à cette fin à l'italienne ? — mais dans le gouffre d'une musique, laquelle a cru pouvoir égaler la voix frêle, en délire, d'un *Kaji* qui, durant des siècles, glissa dans la mort sous la caresse légère et absurde de la neige. Il n'y eut qu'une seule véritable musique dans ce film : l'effroi du huard ou l'émerveillement de la grive, la voix de la Nature. Nature, "musique", image baroque, monologue, non ! décidément c'est trop !

Sans la qualité de l'image, sans la densité de certains propos de Bréboeuf, il n'y aurait pas eu l'ombre d'un *Festin des morts*. Et pourtant le scénario avait de la tragédie, de la grandeur ; l'image pouvait envoûter vivement... Par moment, je rêvais à notre *Ordet*, à ce silence insoutenable qui va aspirer, qui aspire lentement le mort dans la vie. Mais je replongeais dans le bavardage d'un apprenti mystique (j'entends le personnage interprété). Le silence ne pardonne jamais à ceux qui le violent. Certaine tragédie de l'âme ne peut nous atteindre sans lui. L'image aime le silence. Elle attend de mes yeux que je l'écoute longuement, que je la déchiffre ou la saisisse dans un éclair, que je la respire, que je la souffre et que je l'aime. L'image devait me conter un homme. Son drame devait me blesser à travers l'image-son. (Je ne dis pas que cela aurait plu

au *Who's Who* montréalais, ceci est une autre question... Le *Who's Who*, quel qu'il soit, n'est pas le meilleur confident d'un drame de conscience de Jésuite...) Je devais devenir le jeune Jésuite Père. Mais je me suis coupé les oreilles et cent fois j'ai pris la porte, en imaginant que je regardais un film grave et ténébreux, humain et divin.

Malgré tout, il y avait quelque chose d'indéfinissable qui m'attira et même, parfois, me frappa. C'est peut-être pourquoi ma réaction est si exigeante. Je déteste ce film sans doute parce que je le respecte... Il n'est qu'intentions... Or de l'intention à...

Fernand OULLETTE

-
1. Scénario et dialogues: Alec Pelletier.
Réalisation et montage: Fernand Dansereau.
Images: Georges Dufaux.
Musique: Maurice Blackburn.
Direction de la production: André Belleau.
Production: L'Office national du film et la Société Radio-Canada.